



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Chapeau en gros de Naples glacé, orné de fleurs et de tulle-blonde, des magasins de Mme Thomas, rue des Filles-Saint-Thomas. Redingote en soie brochée des magasins de M. Delisle, rue de Choiseul. Mantelet en gros de Naples garni de dentelle.

Modes.

A la course de chevaux qui a eu lieu dimanche au Champ-de-Mars, on a aperçu enfin des toilettes tout-à-fait d'été, des peignoirs en mousseline brodée, portés avec des capotes d'organdy doublées de gaze rose et garnies d'un demi-voile en point. Des robes en foulards avec des canezouts de mousseline ornés de broderies et de hautes dentelles. Des chapeaux en paille d'Italie, en paille de riz, ornés de branches d'acacia, et enfin, cette fois, c'était bien la fraîcheur, la légèreté du costume que l'indécision de l'atmosphère avait retardé jusqu'ici. Il y avait au Champ-de-Mars peu de ce monde qui forme

la foule, mais de jolies calèches, des femmes élégantes, beaucoup de fashionables et de beaux chevaux, au milieu desquels s'est proclamé le nom d'*Hercule*, appartenant à M. Rieussec, et qui fut le vainqueur dans la lutte.

ÉQUIPAGES. — On voit quelques calèches et landaux doublés en perse à grands bouquets. Nous citerons celle de M^{me} d'O... comme un des équipages de meilleur goût que nous ayons vu cette année. L'intérieur de cette calèche était doublé en moire gris-perle, brodé en petits bouquets de soie bleu de ciel, et entouré de superbes galons de satin bleu broché en gris.

— On porte beaucoup de nuances gris-poussière, gris-perle, gris, gris-lilas ;

elles forment le fond d'une grande partie des foulards et des mousselines de laine, mais on préfère les foulards fonds blancs, parce qu'ils sont moins faciles à être imités en jaconas.

ROBES. — Pour peignoirs de matin on voit des mousselines à très-petits dessins, qui contrastent avec les immenses ramages qui couvrent les soies employées pour robes habillées; car il faut avouer que les étoffes en fil ou coton sont tombées dans le domaine de la plus grande simplicité. La laine ou la soie sont seuls très *comme il faut*.

— Les pékins chinés, moins nouveaux que les gros de Naples écossais, sont cependant encore très en vogue cette année.

— Pour toilettes de soirées ou de spectacle, la mousseline de soie est charmante; on en fait des robes à manches courtes et corsage décolleté, que l'on porte avec des mitaines de dentelle blanche et une écharpe de même.

— Les écharpes se font aussi en mousseline de soie; la souplesse de cette étoffe la rend très-propre à cet usage. On fait aussi des écharpes en foulards, en organdy, ou mousseline brodée en couleur; on y réunit des couleurs tranchantes et bariolées.

— La dimension assez grande des chapeaux de cette année a fait adopter de nouveau les belles pailles d'Italie, que l'on semblait craindre de réduire à l'exiguïté des formes des étés derniers. Aujourd'hui nous en apercevons beaucoup ornés de plumes, de fleurs, de nœuds de rubans placés en échelle sur un côté de la forme. Les rubans sont d'une richesse de dessin et de tissu qui ne s'est pas encore vue. Ceux à carreaux bleu et blanc, rose et blanc, vert et blanc, sont d'un effet délicieux sur les chapeaux de paille.

ENSEMBLES DE TOILETTE. — L'ouverture du jardin de Tivoli a été aussi un lieu de rendez-vous pour la bonne société et les jolies toilettes. Nous en avons distingué une composée d'une robe en mousseline brodée en laine bleu pâle, d'un dessin

gothique, qui formait une petite galerie au-dessus de l'ourlet, et remontait d'un côté du jupon jusqu'à la ceinture. Cette broderie, beaucoup plus large du haut que du bas, était garnie de chaque côté d'une dentelle retournée en dehors de la broderie sur le jupon. Une double pélerine en mousseline était entourée d'une broderie semblable qui servait de tête à une haute dentelle. Autour du cou, une petite cravate en gros grains à carreaux blancs et bleus. Un chapeau de paille de riz, orné de plumes bleues.

CHAPEAUX. — Sur les chapeaux on voit des branches de fruit, des fleurs de pommiers, des œillets mélangés, des bouquets de roses de diverses couleurs, et surtout des branches d'acacias qui se placent en se recourbant comme des plumes et sont d'un effet très-élegant.

— Les petits bouquets de fleurs placés dans les touffes de cheveux, comme on mettait les nœuds de rubans, sont tellement en vogue qu'on en porte même sous des bonnets de blonde très-simples. On en met aussi de chaque côté des petites ruches de tulle-blonde que l'on met sur ses cheveux, comme si l'on portait un bonnet sans fond. On emploie à cela toute espèce de fleurs. Pour une femme très-blonde, deux petites touffes de violettes vont bien.

FANTAISIES. — Les nœuds de rubans qui ornent les bonnets se placent très-bas de chaque côté des joues. Ils commencent aux tempes et se terminent sous le menton, formant ainsi une mentonnière en rubans. Les jeunes femmes les font en fleurs.

— On porte beaucoup de gants en peau de jaune bistre.

— On voit cet été beaucoup de manches de parasols en bois de rose. La soie est blanche, verte ou solitaire.

L'INCENDIAIRE.

On a trouvé dans les papiers d'un célèbre professeur allemand l'anecdote qu'on va lire. On ignore pourquoi il ne l'a pas publiée de son vivant : sans doute regardant la cranologie comme intimement liée au matérialisme, le savant professeur aura été retenu par cette puissante considération.

« Je fus un jour, dit-il, envoyé dans la prison de Heidrich, en Hongrie, pour y offrir les secours de la religion à une jeune femme qui devait bientôt expier dans les flammes le crime horrible dont elle s'était rendue coupable. Épouvanté moi-même à l'idée du forfait inouï qui avait effrayé les environs, je m'attendais à trouver en cette femme une expression féroce et toute d'accord avec la noirceur de son ame. Quelle fut ma surprise en voyant au contraire une jeune personne, âgée à peine de vingt-un ans, et dont la figure douce et calme avait une expression de sérénité parfaite ! Elle n'était pas belle cependant, mais l'harmonie de ses traits, la blancheur de ses dents et ses yeux bleus comme l'azur du ciel formaient un ensemble qui produisit sur moi un mouvement d'intérêt dont je ne pus me défendre. — Charlotte me reçut en personne qui connaît les convenances, et m'invita d'une voix douce à m'asseoir à côté d'elle. Je m'aperçus alors que la forme de sa tête offrait quelque chose de bizarre ; et, comme je m'étais occupé souvent de cranologie, je fus bien tenté de lui faire quelques questions à ce sujet ; cependant j'imposai silence à ma curiosité, en me rappelant le but de ma visite, et en songeant à la position dans laquelle cette malheureuse femme se trouvait. J'entrai donc en matière pour l'exhorter à la mort et lui offrir en même temps les consolations religieuses. Charlotte manifesta bientôt une émotion sans effroi ; elle paraissait goûter les paroles consolantes que je lui adressais, et répondait franchement à toutes les questions que je croyais devoir lui faire. Je

voulus profiter de la bonne disposition où je la voyais, et je l'engageai à me raconter l'histoire de sa vie. L'acte de contrition que je lui demandai ne parut point l'effrayer. « Volontiers, me dit-elle avec » calme ; vous y verrez une série de faits » dont le dernier a été le complément ; je » suis en paix avec moi-même ; je n'ai » pas aimé le mal pour le mal ; j'ai été » comme forcée de céder à l'attrait irrésistible d'un plaisir qui exerçait sur moi » une véritable tyrannie. »

» Après avoir prononcé ces mots, elle garda le silence pendant quelques momens, cherchant sans doute à résumer ses affreux souvenirs ; puis elle me raconta avec naïveté tout ce que je voulais savoir.

» Je vais rapporter brièvement ce que j'entendis alors, et j'interromprai souvent ma narration pour reproduire les propres paroles de cette infortunée.

» Charlotte Jansin était fille d'un fermier attaché au comte Ourenslaugten en Hongrie ; elle était la cadette de plusieurs frères et sœurs. Dès l'âge de deux ans elle éprouvait un plaisir extraordinaire à regarder le feu et à contempler les étoiles, lorsqu'elles brillaient dans le firmament, surtout par une nuit tranquille. L'orage aussi avait pour elle un puissant attrait. « Nous jouions un soir (dit-elle) devant » la chaumière de mon père avec d'autres » enfans, lorsqu'un homme, accourant » tout-à-coup, nous annonça que le feu » venait de prendre au château. A cette » nouvelle, nous courûmes tous sur une » petite colline, et bientôt l'édifice enflammé s'offrit à nos regards. Le bâtiment, perché sur un roc, était comme » revêtu d'un manteau de fumée, d'où » s'échappaient des gerbes de feu. Je ne » puis vous dire l'extase que j'éprouvai » alors : dans mon transport, je pou- » sais des cris de plaisir et j'indiquais du » doigt les flammes qui se dirigeaient » vers le ciel, et que j'appelais des étoiles » ailées. Le feu s'élançait aussi par les » fenêtres et semblait caresser la voûte

« céleste. Ce mélange de bleu, de rouge, »
 « cette masse brillante, me remplirent »
 « d'un plaisir inconnu. Mon ame était dans »
 « l'ivresse, et lorsque le château n'exista »
 « plus, je me retirai en emportant avec »
 « moi le souvenir profond de ce grand et »
 « magnifique spectacle! »

« Depuis ce jour l'imagination de la »
 jeune Charlotte la reporta sans cesse à »
 cette nuit de désastre. Deux ans plus tard »
 elle mit le feu à la chaumière de son père; »
 elle éprouva alors les mêmes émotions de »
 plaisir; elle ne fut soupçonnée de per- »
 sonne: en effet, comment pouvait-on ac- »
 cuser un enfant de cinq ans?

« La malheureuse famille fut pendant »
 quelque tems dans la détresse. Une dame »
 des environs se chargea de la jeune Char- »
 lotte, et, lui ayant trouvé des facultés »
 intellectuelles très-remarquables, elle la »
 fit élever avec soin. M^{me} Freidlinberg »
 chérissait la petite fille, qui, de son côté, »
 l'aimait avec une véritable passion. Ce- »
 pendant la tête volcanique de Charlotte »
 commença à s'agiter de nouveau; les deux »
 incendies dont elle avait été témoin se »
 présentent encore dans ses rêves; elle »
 lutte, elle combat avec elle-même; la »
 passion l'emporte. Elle se met en route »
 avec sa bienfaitrice pour aller à Vienne. »
 On s'arrête dans une petite auberge pour »
 y passer la nuit. Charlotte, agitée, se re- »
 tire dans sa chambre. Il fait froid; un feu »
 pétillant brille dans le foyer. Bientôt l'o- »
 rage commence à gronder, et la clarté de »
 la foudre enflamme l'espace. Charlotte se »
 couche à côté de Thérèse, femme de »
 chambre de M^{me} Freidlinberg. L'ouragan »
 s'apaise; le ciel s'épure, et de nombreuses »
 étoiles argentées brillent aux yeux de la »
 monomane; le foyer pétille aussi. Un af- »
 freux délire s'empare de la jeune fille; il »
 faut qu'elle voie des masses de feu.

« Je me lève doucement, dit-elle, et, »
 « courant à la fenêtre, je vois apparaître »
 « la lune, qui semble aussi me demander »
 « du feu; je saisis un des bas de ma »
 « compagne; je le plonge dans le foyer,

» puis je le jette contre les rideaux. Dans »
 « un instant la chambre est en feu; les »
 « flammes s'élancent; elles festonnent au- »
 « tour du plafond; tantôt elles se prolon- »
 « gent comme d'élégantes pyramides, tan- »
 « tôt comme des amis joyeux de se revoir, »
 « elles se rencontrent et s'embrassent avec »
 « vivacité. Thérèse s'éveille, se lève, »
 « et s'échappe en jetant des cris affreux. »
 « Le feu me chasse aussi, et, descen- »
 « dant à la hâte, nous allons vis-à-vis »
 « de la chambre de M^{me} Freidlinberg. »
 « Alarmée du bruit dont retentit la mai- »
 « son, elle s'était déjà levée; mais ayant, »
 « selon son habitude, ôté la clef de sa »
 « chambre, elle ne peut la retrouver. »
 « Alors nous lui crions de sortir par la fe- »
 « nêtre; elles s'élancent; mais de gros »
 « barreaux en fer la retiennent. Bientôt la »
 « porte brûlée tombe, les flammes entrent »
 « dans la chambre comme un ouragan, »
 « saisissent et enveloppent M^{me} Freidlin- »
 « berg. Alors elle se débat, elle lutte avec »
 « l'agonie en poussant des gémissemens »
 « qui brisent mon cœur. Nos cris répon- »
 « dent aux siens; elle lutte encore; en »
 « vain invoque-t-elle la Providence! »
 « Nous la voyons se cramponner aux bar- »
 « reaux ardents qui la repoussent; elle crie »
 « encore, puis elle disparaît et périt au »
 « milieu des flammes.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

Souvenirs d'Orient.

La *Revue de Paris* est le premier re- »
 cueil qui ait présenté un extrait de cet »
 intéressant ouvrage de M. de Lamartine. »
 Les *Souvenirs d'Orient* ont de la poésie »
 dans leurs détails, du charme dans leurs »
 récits, sont dignes enfin du nom qui les »
 illustre, ainsi qu'on pourra en juger par »
 la citation suivante :

« C'était l'heure du midi, l'heure où le »
 muezin épie le soleil sur la plus haute ga-

lerie du minaret et chante l'heure de la prière à toutes les heures. Voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit, ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix stupide et sans conscience de la cloche de nos cathédrales. Mes Arabes avaient donné l'orge dans le sac de poil de chèvre à mes chevaux attachés çà et là autour de ma tente, les pieds enchaînés à des anneaux de fer; ces beaux et doux animaux étaient immobiles, leur tête penchée et ombragée par leur longue crinière éparse, leur poil gris luisant et fumant sous les rayons d'un soleil de plomb; les hommes s'étaient rassemblés à l'ombre du plus large des oliviers, ils avaient étendu sur la terre leur natte de damas, et ils fumaient en se racontant des histoires du désert ou en chantant des vers d'Antar. Antar, ce type de l'Arabe errant, à la fois pasteur, guerrier, poète, qui a écrit le désert tout entier dans ses poésies nationales; épique comme Homère, plaintif comme Job, amoureux comme Théocrite, philosophe comme Salomon. Ses vers qui endorment ou exaltent l'imagination de l'Arabe autant que la fumée du tombach dans le narguilé, retentissaient en sons gutturaux dans le groupe de mes saïs, et quand le poète avait touché plus juste ou plus fort la corde sensible de ces hommes sauvages mais impressionnables, on entendait un léger murmure de leurs lèvres, ils joignaient leurs mains, les élevaient au-dessus de leurs oreilles et, inclinant la tête, ils s'écriaient tour à tour : Allah ! Allah ! Allah ! A quelques pas de moi, une femme turque pleurait son mari sur un de ces petits monumens de pierre blanche dont toutes les petites collines autour de Jérusalem sont parsemées; elle paraissait à peine avoir dix-huit ou vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de douleur. Son profil, que son voile jeté en arrière me laissait entrevoir, avait la pureté de lignes des plus belles têtes du Parthénon, mais en même tems la mollesse, la suavité et la gracieuse langueur des fem-

mes de l'Asie, beauté bien plus féminine, bien plus amoureuse, bien plus fascinante pour le cœur que la beauté sévère et mâle des beautés grecques. Ses cheveux, d'un blond bronzé et doré comme le cuivre des statues antiques, couleur très-estimée dans ce pays du soleil dont elle est comme un reflet permanent; ses cheveux, détachés de sa tête, tombaient autour d'elle et balayaient littéralement le sol; sa poitrine était entièrement découverte, selon la coutume des femmes de cette partie de l'Arabie, et quand elle se baissait pour embrasser la pierre du tombeau ou pour coller son oreille à la tombe, ses deux seins nus touchaient la terre et creusaient leur moule dans la poussière, comme ce moule du beau sein d'Atala ensevelie, que le sable du sépulcre dessinait encore dans l'admirable épopée de M. de Chateaubriand ! Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs le tombeau et la terre d'alentour : un beau tapis de damas était étendu sous ses genoux; sur ce tapis il y avait quelques vases de fleurs et une corbeille pleine de figes et de galettes d'orge, car cette femme devait passer la journée entière à pleurer ainsi. Un trou, creusé dans la terre et qui était censé correspondre à l'oreille du mort, lui servait de porte-voix vers cet autre monde où dormait celui qu'elle venait visiter; elle se penchait de momens en momens vers cette étroite ouverture; elle y chantait des choses entremêlées de sanglots, elle y collait ensuite l'oreille comme si elle eût entendu la réponse, puis elle se remettait à chanter en pleurant encore ! J'essayais de comprendre les paroles qu'elle murmurait ainsi et qui venaient jusqu'à moi; mais mon drogman arabe ne put les saisir ou me les rendre. Combien je les regrette ! que de secrets de l'amour et de la douleur, que de soupirs animés de toute la vie de deux ames arrachées l'une à l'autre ces paroles confuses et noyées de larmes devaient contenir ! Oh ! si quelque chose pouvait jamais réveiller un mort, c'étaient de pareilles pa-

roles murmurées par une pareille bouche !

» A deux pas de cette femme, sous un morceau de toile noire soutenu par deux roseaux fichés en terre pour servir de parasol, ses deux petits enfans jouaient avec trois esclaves noires d'Abyssinie, accroupies comme leur maîtresse sur un tapis étendu sur le sable. Ces trois femmes, toutes les trois jeunes et belles, aussi aux formes sveltes et au profil aquilin des nègres de l'Abyssinie, étaient groupées dans des attitudes diverses comme trois statues tirées d'un seul bloc : l'une avait un genou en terre et tenait sur l'autre genou un des enfans qui tendait ses bras du côté où pleurait sa mère ; l'autre avait ses deux jambes repliées sous elle et ses deux mains jointes sur son tablier de toile bleue, comme la Madeleine de Canova ; la troisième était debout, un peu penchée sur ses deux compagnes, et balançant à droite et à gauche, berçait contre son sein à peine dessiné le plus petit des enfans qu'elle essayait en vain d'endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arrivaient aux enfans, ceux-ci se prenaient à pleurer, et les trois esclaves noires, après avoir répondu par un sanglot à celui de leur maîtresse, se mettaient à chanter des airs assoupissans et des paroles enfantines de leur pays pour apaiser les deux enfans.

C'était un dimanche, à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusalem, j'entendais sortir par bouffées par la noire coupole du couvent grec les échos éloignés et affaiblis de l'office des vêpres ; les hymnes et les psaumes de David s'élevaient après deux mille ans, rapportées par des voix étrangères et dans une langue nouvelle sur ces mêmes collines qui les avaient inspirés ; et je voyais sur les terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de Terre-Sainte, aller et venir, le bréviaire à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rythmes divers.

» Et moi, j'étais là aussi pour chanter toutes les choses, pour étudier les siècles à leur berceau, pour remonter jusqu'à sa source le cours inconnu d'une civilisation, d'une religion, pour m'inspirer de l'esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monumens, sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir d'une sagesse plus réelle, d'une philosophie plus vraie, la poésie grave et la pensée de l'époque avancée où nous vivons. »

EXPOSITION.

Tous les jours il arrive de nouveaux produits de notre industrie à l'exposition ; la foule aussi s'y précipite à tel point qu'il n'y a que les *jours réservés* où l'on peut approcher de toutes ces belles et ingénieuses choses préparées depuis plusieurs années. C'est à qui présentera ses productions sous l'aspect le plus favorable, le plus attractif aux regards. Chaque objet est à la place qui lui va, sous le jour qui lui convient ; mais en somme les *machines* et les tissus-cachemires sont les articles dont la perfection paraît avoir le plus gagné chez nous. Les tapis, les glaces sont aussi admirables. On voit des glaces de douze pieds de haut sur dix de large. Un tapis bizarre est tout formé de pelleteries variées et rassemblées comme des morceaux de mosaïque, pour former des rosaces, des encadrements, enfin une marqueterie magnifique. Tous les arts ont fourni leurs tributs. Dans la narration de ce monde industriel, les uns commencent par s'occuper du plus utile, les autres du plus frivole ; quant à nous, nous parlerons aujourd'hui d'un article qui semble réunir à la fois utilité et frivolité, et l'on n'aura rien à dire sur la futilité de notre choix, quand on saura que le roi lui-même et la famille royale n'ont pas dédaigné de s'arrêter devant cet objet et d'y

porter beaucoup d'attention. Il s'agit des corsets mécaniques de MM. Josselin et Pousse dont nous n'avons cessé de prôner les avantages, et qui obtiennent aujourd'hui un triomphe complet à l'exposition. C'est qu'à la vérité rien n'est mieux combiné, plus ingénieusement organisé, que cette femme aux formes mouvantes et animées qui semble faite de chair et d'os, ni plus ni moins que si elle sortait de la côte d'Adam. Il y a dans cette composition une telle imitation de la nature qu'il semble que le regard soit indiscret en pénétrant sous le voile de tulle qui la couvre et en cherchant à voir ce charmant corset de moire lilas qui se ment, se place, se déplace, s'ouvre et se resserre par le seul effet de deux poids suspendus de chaque côté et qui représentent l'effet des bras. Ce mécanisme rend parfaitement les mouvemens que l'on doit faire pour ajuster ce corset et en démontre infailliblement les avantages, puisque l'inventeur a eu l'heureuse idée de figurer un corps de femme qui se prête avec toute la flexibilité d'un corps naturel. Nous recommandons cette piquante curiosité qui a besoin de quelque examen pour se faire apprécier. Non loin de ce corset s'en trouve un autre qui, placé sur un pivot, tourne sans cesse et se présente ainsi sous toutes ses faces. Voilà un début bien futile en apparence pour entretenir nos lectrices sur les merveilles de notre industrie, mais nous savons qu'elles doivent y trouver leur intérêt, et nous pouvons nous appuyer de l'exemple d'une feuille très-grave, qui, pour prouver que rien n'est à dédaigner dans les arts, rend compte ainsi de l'exposition des perruques :

Je dirai quelque chose pour les perruques dont la fabrication a pris un développement extraordinaire depuis la révolution de 1830. On se tromperait étrangement si l'on jugeait de la situation de l'industrie *capillaire* par les dix ou douze exposans échappés à la faux du jury d'admission de la Seine en 1834. Qu'est-ce

en effet que douze exposans de perruques pour une industrie qui compte à Paris plus de deux mille artistes ? Mais le jury l'a ainsi ordonné et bien lui en a pris, car les perruques seraient arrivées par milliers s'il n'y avait mis bon ordre.

On ne saurait croire sous combien de formes variées cette industrie s'est présentée. L'un avait dessiné en cheveux une revue du Champ-de-Mars avec dix mille gardes nationaux. Un autre avait peint deux amans *se faisant les yeux doux* (expression de l'auteur) et, chose plus touchante ! le portrait de l'amant était composé avec les cheveux de l'amante, et le portrait de celle-ci tiré des cheveux de l'amant. Le jury a eu la barbarie de refuser ces chefs-d'œuvre !

Mais il en reste assez pour dédommager les amateurs de l'industrie capillaire. M. Croisat, professeur de coiffure, a exposé une perruque de vieille femme à la Louis XIV, d'un goût exquis. M. Régnier, de la galerie Véro-Dodat, auteur des perruques céphalaphiles, c'est-à-dire qui aiment la tête (nous serions bien surpris qu'elles aimassent autre chose), a présenté deux magnifiques touffes de cheveux blancs que l'on croirait teints, tant leur blancheur est éclatante. Mais quelle femme voudrait se délivrer ce beau certificat de vieillesse ! Ah ! que M. Telliez a bien mieux fait, lui qui a inventé pour les dames ce qu'il appelle des cache-folies, c'est-à-dire de petites perruques qui permettent de dissimuler ce qui manque et de faire valoir ce qui reste ! Le tout sans ressorts qui offensent le cuir chevelu.

M. Victor Plaisir, coiffeur, rue Richelieu, a cru devoir aussi exposer son chou à l'anglaise ; les rameaux du saule pleureur n'ont pas plus de grâce et de mélancolie. Il excelle également dans les touffes et dans les ferronières, coiffure qui sied bien aux jolies femmes, et que les plus laides ont, depuis quelque tems, la rage d'adopter. M. Richard, coiffeur du roi, fabrique avec beaucoup de distinction le

toupet civil et militaire, les repentirs et les nattes, voire même les oreilles de chien. Nous le recommandons aux amateurs, ainsi que M. Monain, auteur de la perruque à pression mécanique, ouvrage remarquable par l'absence de toute mécanique. M. Maillez, coiffeur, rue Saint-Martin, n'est pas moins recommandable par ses demi-perruques, pour les dames qui n'ont pas besoin d'une perruque entière.

Mlle Mars.

C'est en 1778 que naquit M^{lle} Hippolyte Mars, la même année que madame la dauphine. Elles étaient à peu près égales pour le jour et l'heure de la naissance, mais leurs destinées furent bien différentes. Tandis que l'une faisait la gloire du Théâtre-Français, l'autre éprouvait des malheurs sans nombre, et pour comble d'infortune la reine de France fut bannie du royaume qu'elle était née pour gouverner, tandis que M^{lle} Mars éternisait son règne.

La mère de M^{lle} Mars était une actrice de province, jouant les premiers rôles, même avec succès. Mais son accent désagréable la condamna à ne jamais venir parler sur les théâtres de Paris. Son enfant, toute jeune encore, était mignonne, intelligente, et faisait comprendre qu'elle illustrerait un jour la comédie française. Monvel, son père, la destina au théâtre, ce qui était bien sa vocation. A peine sut-elle parler qu'il la fit monter sur la scène; elle remplissait les rôles d'enfants avec une gentillesse rare à cet âge. Ce fut dans le petit rôle du *frère de Jocrisse* qu'elle débuta. Mais bientôt elle quitta tous ces pe-

tits rôles d'enfants pour passer à ceux qu'on appelle ingénuités. Jamais rien d'aussi parfait n'a paru au théâtre dans le rôle d'ingénue: quelle foule innombrable accourait chaque jour voir la séduisante jeune fille!

M^{lle} Mars n'était pas née comme Talma pour le drame, mais dans son genre elle se distinguait autant que ce dernier.

M^{lle} Mars n'est plus sociétaire du Théâtre-Français, ce qui lui valait 12 ou 1,500 fr. par mois; mais elle est pensionnaire, et sa part dans la subvention est ce qu'était celle de Talma, 30,000 fr. A ces 30,000 fr. est attaché le devoir de jouer trois fois la semaine. M^{lle} Mars touche une pension fixe proportionnée au nombre de ses années de service; cette pension est de 8,000 et quelques cents francs. Elle suppose un peu plus de trente-cinq ans de présence à la Comédie-Française. Elle aurait pu, pour ajouter au taux de sa pension, se donner un an ou deux de plus, non pas un an d'âge, c'est un an de service que je veux dire, puisque c'est en 1793 qu'elle débuta au Théâtre-Français. En ajoutant les 8,000 fr. de sa pension aux 45,000 du traitement et du congé, et au produit de ces représentations extraordinaires que M^{lle} Mars donne en dehors de son engagement, on peut dire que cette admirable comédienne gagne au moins une soixantaine de mille francs. Ce n'est pas trop assurément; mais enfin le siècle n'est pas ingrat.

Aujourd'hui M^{lle} Mars a une existence brillante dans un joli hôtel de la nouvelle Athènes; ses réunions sont composées de l'élite des arts et de la littérature.

A ce Numéro est jointe la planche 1061.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez les Propriétaires des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE DE PROSPER LONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS

Modes de Paris.

10. Mai 1834

N.º 1061.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2 ½ près le passage de l'Opéra.

Chapeau en gros de Naples à glace orné de fleurs et de tulle blanc, Redingote en soie brochée, Mantille en gros de Naples garnie de dentelle.

Ayuntamiento de Madrid

Mrs J. & J. Walker, 34, Rotten Row, London